

# Lettre de Giacomo Leopardi à sa sœur Paolina

(Rome) 28 janvier (1823)



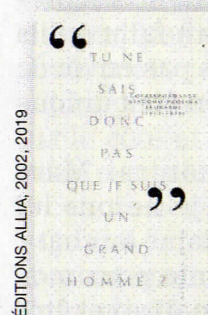
CC - DOMENICO MORELLI - WIKIMEDIA COMMONS

L'écrivain et philosophe Leopardi (1798-1837) est considéré comme l'un des plus grands poètes italiens.

L'échange de lettres entre Leopardi et sa sœur cadette, qui s'échelonnent de 1812 (Leopardi a alors 14 ans) à 1835, deux ans avant sa mort, offre une image inattendue de Leopardi, qui vient corriger celle du pessimiste désespéré que l'on a habituellement de lui. Très proche de sa sœur, Leopardi lui livre tous les détails de son existence quotidienne : anecdotes, descriptions, rencontres, lectures, avancement de ses livres, etc. Outre la masse d'éléments biographiques et psychologiques que contiennent ces lettres, leur charme tient à la fraîcheur et à l'humour dont fait preuve Leopardi, toujours soucieux de distraire sa sœur, cloîtrée à Recanati.

Chère Paolina

Ta lettre m'a été des plus agréables, comme le seront toujours toutes celles que tu m'écriras, mais il me déplaît quand même beaucoup de te sentir ainsi tourmentée par ton imagination. Je ne parle pas de ton imagination en voulant suggérer que tu as tort, mais j'entends par là que c'est d'elle que viennent tous nos maux, car il n'y a en effet au monde ni vrai bien ni vrai mal, humainement parlant, hors la douleur du corps. Je voudrais pouvoir te consoler, et te procurer le bonheur au dépens du mien ; mais ne pouvant le faire, je t'assure du moins que tu as en moi un frère qui t'aime de tout son cœur, qui t'aimera toujours, qui comprend l'inconfort et la tristesse de ta situation, qui te plaint, bref qui partage tout avec toi. Cela dit, je ne te répéterai pas que la félicité humaine est un rêve, que le monde n'est pas beau, ni même supportable, sinon comme tu le vois toi-même, c'est-à-dire de loin ; que le plaisir est un mot, non une chose ; que la vertu, la sensibilité, la grandeur d'âme sont non seulement les seules consolations à nos maux, mais aussi les seuls biens possibles en cette vie ; et que ces biens, quand on vit dans le monde et dans la société,



Tu ne sais donc pas que je suis un grand homme ? Correspondance Giacomo-Paolina Leopardi (1812-1835), traduit de l'italien par Monique Baccelli, éditions Allia.

## à sa sœur Paolina

loin d'en jouir et de les mettre à profit comme les êtres jeunes ont l'habitude de le croire, on les perd entièrement, car l'âme se retrouve dans un épouvantable vide. Ces choses-là tu les sais déjà, et non seulement tu les sais mais tu les tiens pour certaines ; cependant tu n'en as pas moins besoin et envie d'en faire toi-même l'expérience ; et c'est ce désir-là qui te rend malheureuse. Il en est ainsi pour moi, il en est et en sera éternellement ainsi pour tous les êtres jeunes, il en est ainsi pour tous les hommes, et même pour les vieillards, car ainsi le veut la nature. Tu vois donc combien je suis loin de te donner tort. Mais je veux que par amour pour moi tu fasses quelques efforts, que tu profites un peu de la philosophie, que tu essaies de te distraire le plus possible, comme je sais par longue expérience qu'on peut le faire même dans ta situation, autant que dans n'importe quelle autre. Et pour finir, je ne veux pas que tu te désespères ; car en un seul jour la cause de ta mélancolie peut s'évanouir, et il est fort probable que cela arrivera ; et même très aisément ; et même, les choses suivant leur cours naturel, c'est plus que sûr. Tout ce que je pourrai faire pour toi, tu dois croire que je le ferai.

En attendant, divertis-toi. Crois-tu que je me divertisse plus que toi ? Assurément

non. Et pourtant, pendant ces derniers jours j'ai mené, et continue de mener une vie fort distrayante. Mais tiens pour certaine cette maxime reconnue par tous les philosophes, qui pourra te consoler dans de nombreuses circonstances : le bonheur et le malheur de chaque homme (hors les douleurs du corps) sont absolument égaux à ceux de n'importe quel autre, dans quelque condition ou situation que se trouve celui-ci ou celui-là. Et c'est pourquoi, pour être précis, le pauvre, le vieux, le faible, le laid et l'ignorant éprouvent autant de joie et de peine que le riche, le jeune, le fort, le beau et le savant ; parce que chacun dans son état se fabrique ses biens et ses maux, et que la somme des biens et des maux que chaque homme peut se fabriquer est égale à celle que se fabrique n'importe quel autre.

En voulant te consoler, je t'aurai peut-être ennuyée avec toute cette philosophie. De toute manière sois le plus gaie possible, et attends-moi, pour que je te console de vive voix ; si en ce moment même tu n'es pas déjà consolée par le sort. Salutations aux parents, aux frères, à Carlo en particulier. Moi je vais bien, et je t'aime. Adieu.

Giacomo

*“Sois le plus gaie possible, et attends-moi, pour que je te console de vive voix”*